**Mathilde Roman extrait du livre "Face à soi" edition Harmattan**

Lorsque l’artiste cherche à se représenter, il se met face au miroir et surtout face à lui-même. Depuis ses préoccupations et avec son langage plastique propre, il créé un autre lui-même. Ce qui nous intéresse ici, ce ne sont pas ces tentatives d’expression de soi par soi, mais des images de soi qui sont mises en scène pour questionner l’entreprise même de la représentation. Nous allons ainsi nous concentrer sur une œuvre qui met en jeu les catégories du visible et de l’invisible, de l’apparition et de la disparition, et par là des regards à poser sur l’image.

Antonella Bussanich, née en 1963, présentait dans le cadre de la programmation de *Vidéoformes* 2004 une installation vidéo intitulée *Myself.* Dans une ancienne et sobre église, dont le seul vestige religieux, la rotonde, avait été obstrué. Au centre de l’espace, un écran était suspendu en l’air, contraignant le spectateur à rester debout, ou à s’asseoir inconfortablement sur un sol de ciment et à tendre le cou.

Une femme de profil, la main à mi-hauteur, emprunte une pose picturale classique dans la tradition du portrait en buste. L’image est projetée, immobile bien qu’elle soit prise dans le mouvement de la vidéo. C’est un autoportrait, le « myself » du titre ne laisse aucune ambiguïté. La disposition scénographique provoque une répercussion de la projection sur le mur du fond, dans un format plus grand et mêlé à l’aspect vieilli, irrégulier et aux couleurs passées du mur. L’apparition ainsi dédoublée et magnifiée par le contexte sonore (une musique d’église imposante) invite à une immersion totale dans cette expérience de rencontre avec l’artiste. Un voile tombe ensuite sur le portrait, léger et fluide, transparent. L’image perd progressivement sa netteté car le voile s’agite dans des mouvements qui dissimulent peu à peu les contours du visage. Cette confusion s’installe dans l’ambiance forte et émouvante de la musique, le corps se retire et s’évapore. Les plis du voile se substituent aux traits du visage, puis, par à coup, l’image est décadrée vers le haut, dans une sorte d’élévation. Il ne reste alors plus qu’un jeu d’ombres et de plis, une silhouette informe, un être décharné qui bat derrière le flux du voile. La figure voilée réapparaît ensuite, revient dans le cadre, et le voile est retiré. Nous nous retrouvons face à la situation initiale. L’artiste peut à nouveau s’apercevoir dans le miroir de l’autoportrait.

Le montage en boucle de la vidéo permet ici le cycle, un phénomène d’aperception, de perte et de retrouvailles du sujet avec lui-même. L’exercice de l’autoportrait est violemment émotionnel. Il donne à vivre au spectateur les différents chocs psychologiques du rapport au miroir. L’angoisse de la disparition, de la mort, qui jaillit de l’expérience même de la présence, de la vie et de ses mouvements. Le portrait classique s’évanouit et plonge le spectateur dans un échec de la représentation. Cependant, dans cette installation ce n’est pas lorsque le visage est le plus visible que l’autoportrait est le plus efficace mais bien lorsque l’image s’efface derrière la présence des mouvements et déplacements du vivant. C’est dans l’empreinte imaginée dans le voile qu’apparaît le visage, constitué de zones sombres et claires, mouvantes. L’abstraction de l’image qui reste encore là contient les formes sans les figurer.

L’opération fait écho au voile de Véronique, « idole » chrétienne provenant selon les textes bibliques de l’empreinte du visage du Christ sur le voile que lui tend Véronique pour qu’il essuie sa sueur sur le chemin de Croix. Le visage sur ce voile est dit apparaître avec une très grande clarté et netteté. Cette empreinte de l’invisible sur du visible fait de cette image une idole puisqu’elle vient signifier du divin dans un objet humain, sans économie symbolique, seulement comme trace. Au contraire, l’icône met en jeu la représentation, elle est une image qui fait le lien entre les regards des fidèles et l’invisible, en les projetant dans une vision qui ne s’arrête pas sur l’idole mais la traverse pour accéder à des réalités qui l’excèdent.

M-J. Mondzain fait cas de ces différences et des combats qui ont opposé partisans de l’idole et partisans de l’icône dans ses réflexions. Dans ce contexte, elle examine précisément le statut du voile comme lieu de visibilité permettant de contourner et de respecter les interdits qui sont portés sur l’image et sur les regards :

« Dès lors, le voile comme plan d’occultation qui recouvre devient plan d’inscription qui révèle. Cependant, ce n’est pas le voile qui disparaît quand l’invisible se donne à voir, c’est au contraire le voile lui-même qui vient offrir l’énigme de sa surface au déchiffrement des yeux dessillés ». Le voile est une possibilité de respecter l’interdit tout en créant des représentations, des lieux de visibilité qui donnent à voir une part différente de la nature des objets. Face à cette pratique de recouvrement du visible, le regard est mis dans une situation de déchiffrement. Il ne s’agit pas d’essayer d’enlever le voile mais d’apprendre à voir au sein même de sa surface. De saisir les significations qui émergent de ces sens dissimulés. Les regards sont ainsi détournés des visibilités immédiates qui sont prépondérantes dans nos regards sur ce qui nous entoure, et qui nous dérobent des visibilités moins évidentes. Ce sont cette fois elles qui animent le voile, symbolisées dans la texture de ce qui cache.

Dans la vidéo, lorsque le voile tombe sur le visage et se substitue à lui, le spectateur qui surmonte le constat de la disparition comprend la teneur subjective que le voile contient. Ce moment où le tissu s’agite dans l’atmosphère très forte du lieu et de la musique révèle à celui qui ouvre sa sensibilité un autoportrait extrêmement percutant. L’énigme dont parle M-J. Mondzain inquiète le visible et ouvre un lieu d’évocation du soi dont il appartient à chacun de s’emparer.

Bien sûr, cette image n’a rien de divin, elle n’est pas le résultat d’une opération miraculeuse, mais comme le voile de Véronique elle vient signifier une mort et une résurrection. La disparition du portrait dans ce mouvement ascendant qui évoque aussi la montée de la Vierge, cette perte de la visibilité et cette présence dans du non figuré (les mouvements du drapé) sont fortement connotés. Enfin, le retour à la figure humaine par le cycle de la vidéo vient bien marquer une forme de résurrection. Nous retrouvons l’icône du Christ comme figuration du divin, permettant aussi de penser ces images dans des termes non idolâtriques. L’autoportrait est ainsi le lieu où se vit l’aperception de soi et la compréhension de la finitude humaine, cette visibilité individuelle tendue vers son anéantissement. Mais aussi où le fantasme de la résurrection se met en place, offrant le réconfort de l’image de soi encore là, encore reflétée dans le miroir. Tant que ce regard est possible, l’abîme entre-aperçu peut être repoussé. Et le sujet peut se concentrer sur les traits de son reflet, se laisser captiver par la réalité du vivant, de sa vie, et se détourner des tréfonds qui se découvrent dans l’horizon mortel de toute vie humaine.

A travers ce *Myself*, nous sommes confrontés à une mise en péril de la mimétique, de la représentation par la ressemblance, au profit d’une suggestion de la part d’invisible du visible. L’attention des regards est invitée à être portée sur cette perte de visibilité du modèle qui atteint pourtant en même temps un lieu de représentation très efficace. Le modèle est toujours là sans être visible, dans des images qui le signifient. La question n’est plus de choisir entre le réel et son double, ni d’évoquer les chemins de traverse qui vont du soi à l’inconscient, mais de marquer le passage d’une image reflétée dans le miroir, ressemblante, à une image abstraite, détachée en apparence de son représenté bien qu’elle lui soit inextricablement liée. Le travail du regard ne réside plus dans le jugement de la ressemblance mais dans la construction d’un lieu de pensée qui puisse s’emparer de ces images en comprenant leur entreprise symbolique. Un lieu critique où le sens des images et du visible est débattu afin d’exprimer la complexité du procédé de représentation. L’image n’a pas un sens en soi, même lorsque son caractère mimétique la restreint à une interprétation par la ressemblance, c’est la communauté des regards qui en définit le sens. Il s’agit donc d’évoquer les responsabilités des sujets de regards dans ce commerce du visible, ce que la philosophie de M-J. Mondzain fait avec conviction. Le voile tombe sur le visage d’A. Bussanich et laisse planer le doute nécessaire à la construction critique des regards. C’est de cette déstabilisation des regards dont il est question à travers cet autoportrait, et de cette volonté de mettre les spectateurs à l’épreuve de la représentation.